

Nous parlions de poètes et d'écrivains, d'anciens amis qui avaient commencé la route avec nous, jadis, ils étaient ensuite restés en arrière et leur trace s'était perdue. De temps en temps nous lancions en l'air un nom. Qui se souvient encore de?... Nous hochions la tête et nos lèvres esquissaient un vague sourire. Dans le miroir de nos yeux apparaissait un visage que nous avions cru oublié, une carrière et une vie brisées. Qui en a entendu parler? Vit-il encore? Pour toute réponse il n'y avait que le silence. Dans ce silence, la couronne desséchée de sa gloire craquelait comme les feuilles mortes dans un cimetière. Nous nous taisions.

Nous nous taisions toujours, depuis de longues minutes, quand voilà que quelqu'un prononce le nom de Gallus.

— Le pauvre, dit Kornél Esti. Moi je l'ai encore vu, il y a des années, ça doit faire déjà sept ou huit ans, et dans des conditions très tristes. Il lui était alors arrivé, à propos d'un roman policier, une histoire qui elle-même en est un, le plus palpitant et le plus douloureux que j'aie jamais vécu.

Ainsi donc vous l'avez connu, ne serait-ce qu'un peu. C'était un garçon de talent, brillant, plein d'intuition, et, qui plus est, consciencieux et cultivé. Il parlait plusieurs langues. Il savait si bien l'anglais que le prince de Galles lui-même, dit-on, aurait pris des leçons auprès de lui. Il avait vécu quatre ans à Cambridge.

Mais il avait un défaut fatal. Non, il ne buvait pas. Mais il raflait tout ce qui lui tombait sous la main. Il était voleur comme une pie. Que ce soit une montre de gousset, des pantoufles, ou un énorme tuyau de poêle, aucune importance. Il ne se préoccupait pas plus de la valeur de ses larcins que de leur volume et de leur dimension. Il ne voyait même pas le plus souvent leur utilité. Son plaisir consistait simplement à faire ce qu'il ne pouvait pas ne pas faire : voler. Nous, ses amis les plus proches, nous nous efforcions de lui faire entendre raison. Avec affection nous faisons appel à ses bons sentiments. Nous le réprimandions, nous le menacions. Lui, il était d'accord. Il ne cessait de promettre de lutter contre sa nature. Mais sa raison avait beau se défendre, sa nature était la plus forte. Sans arrêt il récidivait.

Plus d'une fois il s'est trouvé confondu et humilié en public par des inconnus, plus

d'une fois il a été pris sur le fait, et nous alors, nous devions déployer d'incroyables efforts pour effacer d'une manière ou d'une autre les conséquences de ses actes. Mais un jour, dans l'express de Vienne, il a soustrait son portefeuille à un négociant morave qui sur-le-champ l'a saisi au collet et, à la station suivante, l'a remis aux gendarmes. On l'a ramené pieds et poings liés à Budapest.

De nouveau nous avons essayé de le sauver. Vous qui êtes écrivains, vous n'êtes pas sans savoir que tout dépend des mots, la valeur d'un poème aussi bien que le sort d'un homme. Nous avons tenté de prouver que c'était un cleptomane et non un voleur. Cleptomane est en général quelqu'un qu'on connaît, voleur quelqu'un qu'on ne connaît pas. Le tribunal ne le connaissait pas, aussi l'a-t-il jugé comme voleur et condamné à deux ans de prison.

Après sa libération, par une sombre matinée de décembre, un peu avant Noël, il fait irruption chez moi, affamé et déguenillé. Il tombe à mes genoux. Il me supplie de ne pas l'abandonner, de lui venir en aide, de lui procurer du travail. Qu'il écrive sous son propre nom, il n'en était pas question alors pour quelque temps. Mais il ne savait rien faire d'autre qu'écrire. Je suis donc allé voir un brave éditeur plein d'humanité; je l'ai recommandé et l'éditeur, le lendemain, lui a confié la traduction d'un roman policier anglais. C'était une de ces choses bonnes pour la poubelle, dont on a honte de se salir les mains. On ne les lit pas. On les traduit, à la rigueur, mais en mettant des gants. Son titre, je m'en souviens encore aujourd'hui : Le mystérieux château du comte Vitsislav. Mais quelle importance ? J'étais content d'avoir pu faire quelque chose et lui l'était d'avoir du pain et tout heureux il s'est mis à l'ouvrage. Il a travaillé avec tant de zèle que, sans même attendre le délai fixé, au bout de trois semaines il a remis le manuscrit.

J'ai été infiniment surpris quand, quelques jours plus tard, l'éditeur m'a fait savoir au téléphone que la traduction de mon protégé était totalement inutilisable et qu'il n'était pas disposé à en donner même un rotin. Je ne comprenais rien. J'ai pris une voiture et je me suis fait conduire chez l'éditeur.

Celui-ci, sans un mot, me met en main le manuscrit. Notre ami l'avait joliment dactylographié, avait numéroté les pages et les avait même attachées avec un ruban aux couleurs nationales. C'était bien de lui, tout ça,, car — je crois l'avoir déjà dit — en ce qui concernait la littérature, c'était quelqu'un de sûr, d'une scrupuleuse minutie. J'ai commencé à lire le texte. Avec des cris de ravissement. Des phrases claires, des tournures ingénieuses, de spirituelles trouvailles linguistiques se succédaient, dont

cette camelote n'était peut-être même pas digne. Ahuri, je demande à l'éditeur ce qu'il avait pu trouver à redire. Il me tend alors l'original anglais, toujours sans un mot, puis il m'invite à comparer les deux textes. Je me suis plongé dedans, je suis resté une demi-heure les yeux tantôt sur le livre, tantôt sur le manuscrit. À la fin, je me suis levé consterné. J'ai déclaré à l'éditeur qu'il avait parfaitement raison.

Pourquoi? N'essayez pas de le deviner. Vous vous trompez. Ce n'était pas le texte d'un autre roman qu'il avait glissé dans son manuscrit. C'était vraiment, coulante, pleine d'art et par endroits de verve poétique, la traduction du Mystérieux château du comte Vitsislav. Vous vous trompez encore. Il n'y avait pas non plus dans son texte un seul contresens. Après tout, il savait parfaitement et l'anglais et le hongrois. Ne cherchez plus. Vous n'avez encore rien entendu de pareil. C'était autre chose qui clochait. Tout autre chose.

Moi-même, je ne m'en suis rendu compte que lentement, graduellement. Suivez-moi bien. La première phrase de l'original anglais disait ceci : L'antique château rescapé de tant d'orages resplendissait de toutes ses trente-six fenêtres. Là-haut, au premier étage, dans la salle de bal, quatre lustres de cristal prodiguaient une orgie de lumière... La traduction hongroise disait : « L'antique château rescapé de tant d'orages resplendissait de toutes ses douze fenêtres. Là-haut, au premier étage, dans la salle de bal, deux lustres de cristal prodiguaient leur orgie de lumière... » J'ai ouvert de grands yeux et j'ai continué ma lecture. À la troisième page, le romancier anglais avait écrit : Avec un sourire ironique, le comte Vitsislav sortit un portefeuille bien bourré et leur jeta la somme demandée, mille cinq cents livres sterling... L'écrivain hongrois avait traduit comme suit : « Avec un sourire ironique, le comte Vitsislav sortit un portefeuille et leur jeta la somme demandée, cent cinquante livres sterling... » J'ai été pris d'un soupçon de mauvais augure qui, hélas, dans les minutes suivantes, s'est changé en triste certitude. Plus loin, au bas de la troisième page, je lis dans l'édition anglaise : La comtesse .Éléonore était assise dans un des angles de la salle de bal, en tenue de soirée, elle portait ses bijoux de famille anciens : sur sa tête, un diadème garni de diamants hérité de sa trisaïeule, épouse d'un prince électeur allemand; sur sa gorge d'une blancheur de cygne, un collier de véritables perles au reflet opalescent, et quant à ses doigts, ils ne pouvaient presque plus bouger, tant ils portaient de bagues ornées de brillants, de saphirs et d'émeraudes... Cette description haute en couleur, je n'ai pas été peu surpris de constater que le manuscrit hongrois la rendait ainsi : « La comtesse Éléonore était assise dans un des angles de la salle de bal, en tenue de

soirée... » Rien de plus. Le diadème garni de diamants, le collier de perles, les bagues ornées de brillants, de saphirs et d'émeraudes, tout cela manquait.

Comprenez-vous ce qu'avait fait notre malheureux confrère, cet écrivain si digne pourtant d'un sort meilleur? Il avait tout simplement volé les bijoux de famille de la comtesse Éléonore comme il avait dépouillé avec une légèreté tout aussi impardonnable le comte Vitsislav, pourtant si sympathique, de ses mille cinq cents livres, ne lui en laissant que cent cinquante, et soustrait deux des quatre lustres de cristal de la salle de bal, et subtilisé vingt-quatre des trente-six fenêtres de l'antique château rescapé de tant d'orages. J'étais pris de vertige. Mais ma consternation a été à son comble quand j'ai constaté, tout doute exclu, que la chose, avec un fatal esprit de suite, se retrouvait du début à la fin de son travail. En quelque lieu que sa plume ait passé, le traducteur avait causé préjudice aux personnages, et ça à peine connaissance faite, et sans égard pour aucun bien, mobilier ou immobilier, il avait porté atteinte au caractère incontestable, quasi sacré, de la propriété privée. Il travaillait de diverses manières. Le plus souvent, les objets de valeur, ni vu ni connu, avaient disparu. De ces tapis, de ces coffres-forts, de cette argenterie, destinés à relever le niveau littéraire de l'original anglais, je ne trouvais dans le texte hongrois aucune trace. En d'autres occasions, il en avait chipé une partie seulement, la moitié ou les deux tiers. Quelqu'un faisait-il porter par son domestique cinq valises dans son compartiment de train, il n'en mentionnait que deux et passait sournoisement sous silence les trois autres. Pour moi, en tout cas, ce qui m'a paru le plus accablant — car c'était nettement une preuve de mauvaise foi et de veulerie —, c'est qu'il lui arrivait fréquemment d'échanger les métaux nobles et les pierres précieuses contre des matières viles et sans valeur, le platine contre du fer-blanc, l'or contre du cuivre, le vrai diamant contre du faux ou contre de la verroterie.

J'ai pris congé de l'éditeur l'oreille basse. Par curiosité, je lui ai demandé le manuscrit et l'original anglais. Intrigué par la véritable énigme que posait ce roman policier, j'ai poursuivi mon enquête à la maison et dressé un inventaire exact des objets volés. De une heure de l'après-midi jusqu'à six heures et demie du matin, j'ai travaillé sans aucun répit. J'ai fini par établir que dans son égarement notre confrère, au cours de sa traduction, s'était approprié au détriment de l'original anglais, illégalement et sans y être autorisé : 1 579 251 livres sterling, 177 bagues en or, 947 colliers de perles, 181 montres de gousset, 309 paires de boucles d'oreilles, 435 valises, sans parler des propriétés, forêts et pâturages, châteaux ducaux et baronniaux,

et autres menues bricoles, mouchoirs, cure-dents et clochettes, dont l'énumération serait longue et peut-être inutile.

Où les avait-il mis, ces biens mobiliers et immobiliers, qui n'existaient tout de même que sur le papier, dans l'empire de l'imagination, et quel était son but en les volant? Un tel examen nous entraînerait loin, aussi n'irai-je pas plus avant. Mais tout ça m'avait convaincu qu'il était toujours l'esclave de sa passion coupable ou de sa maladie, qu'il n'y avait pour lui aucun espoir de guérison et que, de la société des honnêtes gens, il ne méritait pas le soutien. Dans mon indignation morale, je lui ai retiré ma protection. Je l'ai abandonné à son sort. Depuis, je n'en ai plus entendu parler.